Mais du côté de Dieu demeurer sans douceur,
 Quand nous foulons aux pieds toute celle du monde,
 Accepter pour sa gloire une langueur profonde,
 Un exil où lui-même il abîme le cœur,
 Ne nous chercher en rien alors que tout nous quitte,
 Ne vouloir rien qui plaise alors que tout déplaît,
 N'envoyer ni desirs vers le propre intérêt,
 Ni regards échappés vers le propre mérite :
 C'est un effort si grand, qu'il se faut élever
 Au-dessus de tout l'homme avant que l'entreprendre ;
 Sans se vaincre soi-même on ne peut y prétendre,
 Et sans faire un miracle on ne peut l'achever.

L'homme qui écrit de tels vers est mieux qu'un versificateur expert en son métier, mieux qu'un ouvrier poétique d'une habileté rare, c'est un chrétien, qui s'inspire de sa propre expérience et peint, avec une sincérité mélancolique, ce qu'il a plus d'une fois éprouvé, le mal dont il a fréquemment souffert. La même observation s'applique au beau début du chapitre xxiv (livre I) sur le jugement et les peines du péché. Ce sont ici paroles sérieuses et non vains artifices de rhétorique. Comme l'auteur de l'*Imitation*, le traducteur est de ceux qui croient à la colère divine et tremblent devant elle :

Homme, quoi qu'ici-bas tu veuilles entreprendre,
 Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
 Et mets devant tes yeux cette dernière fin
 Qui fera ton mauvais on ton heureux destin.
 Regarde avec quel front tu pourras comparaître
 Devant le tribunal de ton souverain maître,
 Devant ce juste juge à qui rien n'est caché,
 Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
 Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
 Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
 Qui rend à tous justice et pèse au même poids
 Ce que font les bergers et ce que font les rois.

Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
 A ce Dieu qui sait tout et viendra te confondre,
 Toi que remplit souvent d'un invincible effroi
 Le courroux passager d'un mortel comme toi ?

Donne pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
 Pour ce grand jour, le comble ou la fin des misères,
 Où chacun, trop chargé de son propre fardeau,
 Son propre accusateur et son propre bourreau,
 Répondra par sa bouche et seul à sa défense,
 N'aura point de secours que de sa pénitence 3.

Cette gravité de ton, cette piété passionnément sérieuse, qui déterminèrent auprès des contemporains le succès du livre, devaient effaroucher et choquer l'incrédulité du dix-huitième siècle. C'est ce qui rend probable l'assertion de Voltaire relative à l'oubli dans lequel, à l'époque où il écrivait, était tombée la traduction de Corneille. Le mouvement de restauration religieuse, qui commença vers 1802, se poursuivit pendant les années suivantes, aurait dû faire cesser cette indifférence à l'égard d'une œuvre que le nom d'un maître illustre signalait aux lettrés, et que recommandait aux croyants l'accent d'une dévotion sincère. Par malheur, le goût du temps ne lui était d'aucun côté favorable. D'une part le *Génie du Christianisme*, mal interprété par des mondains qui se figuraient être des croyants, avait tourné l'universelle admiration vers les beautés extérieures, voyantes, que l'on préférerait trop aux qualités intimes ; d'autre part, la susceptibilité classique de Fontanes et de son école

¹ Dans la suite de ce chapitre on décrit avec quelque détail les supplices eudrés par les damnés. Le texte est bref et la traduction, fort énergique en cet endroit, tourne un peu la paraphrase. Par une coïncidence assez singulière, Corneille, à cette époque, venait d'acheter, dans une vente à l'encan, un Dante italien in-folio, qu'il avait payé douze livres, pris assez élevé pour le temps. Avant de traduire l'Enfer de l'*Imitation*, il avait pu lire celui de poète florentin. S'est-il glissé sous sa plume quelques réminiscences ? La recherche serait curieuse à faire.

s'accommodait difficilement d'un ouvrage dont les mérites apparaissaient comme étant plutôt moraux que littéraires. C'est seulement en 1841 que le livre d'Onésime Leroy, intitulé *Corneille et Gerson, dans l'Imitation de Jésus-Christ* I, s'éleva contre une injuste négligence, et fit entendre, en l'honneur du vieux poète, une protestation généreuse, qui, du reste, trouva promptement de l'écho. Ce volume est bon à consulter. Il serait meilleur encore si l'auteur n'avait eu la malencontreuse idée de mêler perpétuellement à l'appréciation du travail de Corneille, d'en rapprocher, sans cesse, l'analyse des deux autres traductions, estimables sans doute, mais dont la comparaison si détaillée semble singulièrement inopportune en un sujet qui devrait être nettement circonscrit. Ce défaut est grave, mais il est amplement compensé par l'abondance des extraits judicieusement choisis, qui font de ce volume un véritable et excellent abrégé de la traduction de Corneille. Onésime Leroy, mort, je crois, cette année, dans un âge très-avancé, était, lui aussi, un croyant, sa foi lui a tenu lieu de méthode en cette occasion et l'a parfaitement servi. Point d'affectation littéraire, nulle recherche de dilettantisme. Il a été guidé, dans son choix, par l'esprit qui animait Corneille pendant les ferventes années de son labeur. Une telle conformité de sentiments enlève à cette réunion d'extraits, reliés d'ailleurs entre eux par de solides commentaires, cette apparence d'arbitraire, ce caractère artificiel qu'on reproche souvent, non sans raison, aux essais de ce genre. L'unité de cœur et d'intelligence domine tout. Aussi conseillons-nous à ceux de nos lecteurs qui ne se sentiraient pas en disposition d'aborder directement, immédiatement, la traduction de Corneille, de recourir d'abord au livre d'Onésime Leroy. On ne saurait, comme préparation, comme initiation, rencontrer rien de plus consciencieux, de plus complet.

Sans insister davantage, il nous suffit de nous être attaché à bien établir, à mettre en pleine lumière l'intention chrétiennement pratique de cette traduction, trop longtemps méconnue, tardivement replacée au rang dont elle est digne, et que l'on a toujours eu le tort de peser dans des balances exclusivement littéraires. L'action charitable, l'efficacité morale, voilà ce dont Corneille s'est uniquement inquiété. L'immense succès de son œuvre atteste que, sous ce rapport, il n'a éprouvé aucun mécompte, et, de fait, lorsque dans sa vieillesse, des accès de découragement amenaient sous sa plume des plaintes et des récriminations, il n'a jamais reproché au public la moindre tiédeur à l'égard de ses poésies sacrées. Loin de s'arrêter dans cette voie après la version de l'*Imitation*, qui lui avait demandé environ sept ans de travail, il continua, en traduisant du latin de Santeul, les *Hymnes de sainte Genèvève* pour son ami, le P. Boulart, supérieur général des Génovéfains, et les *Louanges de la sainte Vierge*, attribuées à saint Bonaventure. Il ne vivait plus alors dans la retraite, car cette dernière traduction, datée de 1665, se place entre la représentation d'*Othon* et celle d'*Agésilas*. La même remarque s'applique à l'*Office de la sainte Vierge*, traduit et publié en 1870. Le volume ou se trouve l'*Office de la Vierge*, contient, en outre, la traduction des *sept psaumes de la Pénitence*, celle des *Vêpres et Complies du dimanche*, de toutes les *Hymnes du bréviaire romain* ; plus deux séries d'extraits de la version de l'*Imitation*, intitulées *Instructions et Prières chrétiennes*. Il est dédié à la reine de France, Marie-Thérèse d'Autriche, mariée depuis dix ans à Louis XIV, et déjà mère de trois enfants. Cet ensemble de traductions pieuses parut quelques mois avant la représentation de *Tite et Bérénice*. Il y a pourtant ici une nuance qui ne doit pas être négligée. Après la chute d'*Attila*, Corneille garda trois ans le silence. Or, c'est pendant ces trois ans